

## REMERCIEMENTS

Ce livre n'aurait jamais existé sans les centaines d'actes de générosité que m'ont témoignés des personnes qui ont partagé avec moi sans contrepartie leur expérience et leur savoir durement acquis. J'aimerais tout particulièrement exprimer ma gratitude au clan Tsiij git'anee, notamment à son chef, Donald Bell, mais aussi à Dorothy Bell, Lucille Bell, Robin Brown et Leo Gagnon, pour m'avoir accordé la permission d'écrire l'histoire de l'Arbre d'or. Je suis également reconnaissant à Cora Gray et aux membres de la famille Hadwin qui m'ont confié leurs souvenirs et leur interprétation personnelle des faits. Je souhaiterais également remercier Guujaaw, l'actuel président du Conseil de la nation haïda, d'avoir pris le temps de me parler en de nombreuses occasions. Je remercie aussi Caroline Abrahams, Marilyn Baldwin, Perry Boyle, John Broadhead, Diane Brown, Neil Carey, Frank et Nika Collison, le défunt Ernie Collison, Betty Dalzell, Kiku Dhanwant et Gerry Morigeau, Bart DeFreitas et Carolyn terBorg, Tom et Astrid Greene, Paul Harris-Jones, Marina

Jones, Judy Kardosh, Ian Lordon, Bruce Macdonald, Nathalie Macfarlane, Neil McKay, Jack Miller, Irene Mills, Alex Palmer, Wesley Pearson, David Phillips, Dave Rennie, Raven Rorick, Hazel Simeon, Bill Stevens, Harry Tingley, Al et Gladys Vandal, Scott Walker, Al Wanderer, Ernie Wilson, Jennifer Wilson et Elois Yaxley de m'avoir fait part de leurs idées, leurs souvenirs et leurs précieux conseils. Merci à Archie Stocker pour son film vidéo et ses photos et à Todd Merrell, dont l'excellent documentaire m'a permis de mieux comprendre la vision du monde des Haïdas. J'aimerais également remercier Steve Petrovic pour avoir partagé avec moi le fruit de ses recherches rigoureuses, le révérend Peter Hamel pour m'avoir accordé l'autorisation d'utiliser son beau sermon, ainsi que les collaborateurs de l'*Observer* et du *Daily News* pour l'aide qu'ils m'ont apportée dans mes recherches.

Plusieurs membres du département d'études en sylviculture de l'université de Colombie-Britannique m'ont été d'une aide précieuse. C'est le cas de John Worrall, Suzanne Simard et Dennis Bendickson. Ceux-ci ont répondu à mon appel téléphonique impromptu et m'ont mis en relation avec Bill Weber, qui m'a offert son temps et le fruit de son expérience avec un empressement qui allait bien au-delà de son devoir professionnel et qui m'a permis de considérablement améliorer ma connaissance et ma compréhension des bûcherons et de l'industrie du bois. Mes chaleureux remerciements également à plusieurs personnes employées par la société Weyerhaeuser, notamment Erin Badesso, Bill Beese, Corey Delves, Gordon Eason, Earl Einarson, David Sheffield et Donnie Zapp.

Le caporal Gary Stroeder, les sergents Ken Burton et Randall McPherron et les agents Bruce Jeffrey (retraité), John Rosario et Blake Walkinshaw m'ont généreusement offert leur précieux point de vue sur cette histoire. De

même, le personnel des stations de gardes-côtes de Sitka, Ketchikan, Juneau et Prince Rupert m'ont aidé sans faillir, ainsi que leurs homologues du Centre de coordination des secours à Victoria. Merci également à Grant Ainscough, Hal Beek, Paul Bernier, Pat Campbell, Don Carson, Grant Clark, Brian Fawcett, Robert Fincham, Pat Fricker, Tom Illidge, Dewey Jones, Ernie Kershaw, Dale Lore, Harry Lynam, Stewart Marshall, Luanne Palmer, Don Piggott, Gordon Pincock, Harry Purney, Gene Runtz, Grant Scott, Jim Trebett, Brian Tremblay, et beaucoup d'autres encore que je n'ai pas nommés ici et qui ont généreusement répondu à mes innombrables questions.

Deux histoires magnifiquement documentées et d'une lecture très accessible ont joué un rôle décisif dans ma compréhension du commerce du bois et de celui des fourrures. Je veux parler des ouvrages *Americans and Their Forests* de Michael Williams et *Otter Skins, Boston Ships and China Goods* de James Gibson. *The Hidden Forest* de Jon Luoma a été pour moi une excellente introduction aux mystères de la forêt côtière. Je regrette de n'avoir pas connu le défunt Charles Lillard, ce poète et historien qui a consacré sa vie à étudier la côte Nord-Ouest, et que je voudrais citer ici : « Lire, c'est emprunter. Créer en s'inspirant de ses lectures, c'est payer une dette. »

J'exprime toute ma reconnaissance à Steven Acheson, Robert Bringhurst, Julie Cruikshank, Robert Deal, Ian Gill, Terry Glavin, Gary Greenberg, Ben Parfitt, Roy Taylor, John Worrall et à mon père, George Vaillant, pour avoir accepté de relire des extraits de mon manuscrit et de me faire part de leurs commentaires sur sa forme et son exactitude. John Enrico m'a été d'une grande aide pour les traductions du haïda.

Dominic Ali, David Beers, Bruce Grierson, Ruth Jones et Jennifer Williams m'ont été de précieux alliés. Merci à Kim et Stephen, Bree et Michael, Rikia et Cam, pour

m'avoir aidé à maintenir ce navire à flot. Je remercie également Angelika Glover et Morgen Van Vorst pour leur appui et leur enthousiasme galvanisant. J'adresse des remerciements particuliers à mon éditeur et soutien au *New Yorker*, Jeffrey Frank, ainsi qu'aux formidables éditeurs de ce livre : Louise Dennys de Knopf Canada et Starling Lawrence de W.W. Norton. Je suis particulièrement reconnaissant à mon agent, Stuart Krichevsky, qui a su voir l'arbre cachant la forêt.

Pour finir, je voudrais remercier mon épouse adorée Nora, éditrice infatigable et génie de l'alchimie, qui a su transformer l'acte d'écrire un premier livre au sein d'une famille naissante en une expérience que je répéterai volontiers et avec joie.

*Sur ce sol agréable Dieu traça son plus charmant jardin;*

*il fit sortir de la terre féconde les arbres de la plus noble espèce pour la vue, l'odorat et le goût.*

*Au milieu d'eux était l'arbre de vie, haut, élevé, épanouissant son fruit d'ambrosie d'or végétal. Tout près de la vie, notre mort, l'arbre de la science, croissait; science du bien, achetée cher par la connaissance du mal.*

John Milton, *Le Paradis perdu*<sup>1</sup>

---

1. Traduction de Chateaubriand. (*Note de la Traductrice*)



## Prologue

### LE BOIS FLOTTÉ

Il est rare de trouver quoi que ce soit de petit en Alaska, si bien que, lorsque le biologiste marin Scott Walker tomba par hasard sur l'épave d'un kayak, sur une île inhabitée à cinquante kilomètres au nord de la frontière canadienne, il pensa que c'était son jour de chance. L'enclave que forme l'Alaska en Colombie-Britannique présente des bords dentelés qui délimitent une frontière entre deux vastes pays très différents l'un de l'autre, mais aussi entre deux territoires naturels aussi immenses que dissemblables. À l'ouest, l'étendue béante du Pacifique Nord, et à l'est la chaîne montagneuse infinie qui occupe le cœur de la région que certains dans cette partie du continent américain appellent « Cascadia ». La côte où ces deux mondes se rejoignent et se fondent l'un dans l'autre est très peu peuplée. Souvent perdues dans le brouillard, les montagnes y sont coiffées d'un crêpe de nuages bas. Au niveau de la mer, c'est un long et sinueux réseau de fjords profonds, d'étroits bras de mer et d'îles ceintes de récifs. C'est un univers à part, séparé du reste

du continent nord-américain par les sommets de la chaîne Côtière, dont les crêtes déchiquetées sont recouvertes de neige d'un bout à l'autre de l'année. Par endroits, leur versant ouest en plongeant dans la mer suit une pente tellement abrupte qu'à quinze mètres du rivage un bateau aura encore cent cinquante mètres de hauteur d'eau sous sa quille. Les patrouilles sont rares le long de cette côte livrée à des marées de sept mètres et à des cortèges de tempêtes subarctiques, dont les tourbillons déferlant du golfe d'Alaska viennent s'abattre sur la longue lèvre du continent et son collier de barbe sylvestre. Même par temps calme, elle reste parfois drapée d'un voile d'embruns formé par la houle du Pacifique qui, au terme d'un voyage de trois mille kilomètres, vient se vaporiser contre ce rivage opiniâtre.

L'association de vents violents, de brouillards fréquents et de marées dont les vagues peuvent atteindre une vitesse de plus de quinze nœuds fait de cette côte un lieu particulièrement périlleux. Lorsqu'un bateau, un avion ou un homme disparaît par ici, il est en général perdu à jamais. Si on le retrouve, c'est bien souvent par hasard et beaucoup plus tard, le plus souvent dans un lieu reculé comme Edge Point, précisément là où Scott Walker amarra son petit bateau par un bel après-midi de juin 1997, alors qu'il réalisait une étude sur l'industrie locale de la pêche au saumon. Edge Point est moins une grève qu'un champ de rochers alpins que les caprices de l'évolution géologique ont ramenés au niveau de la mer. L'endroit se situe à l'extrémité sud de Mary Island<sup>1</sup>, une petite excroissance de forêt et de pierre qui borde sur un côté Danger Passage, un chenal aux rochers érodés par la houle. La terre la plus proche s'appelle Danger Island, et ces noms ne doivent rien au hasard.

---

1. Dans tout l'ouvrage, les toponymes canadiens ont été traduits, alors que les toponymes américains ont été conservés en anglais. (N.d.T.)

Comme une grande partie de la côte Nord-Ouest, Edge Point est jonché de bois flotté. Des rondins, mais aussi des arbres entiers qui atteignent pour certains un mètre cinquante de diamètre et qui s'empilent les uns sur les autres sur une hauteur pouvant monter jusqu'à vingt mètres. Ces masses de bois poli, échappées des estacades et des chalands, gisent en amoncellements aussi hauts que les vents polaires et les vagues du Pacifique peuvent les propulser. Même si par le plus grand des hasards un objet fait de main d'homme échouait ici encore intact, il serait broyé entre la marée de rondins en surface et la masse inébranlable des rochers au fond de l'eau. Dans le cas d'une coque en fibre de verre, tel qu'un kayak, la destruction serait si totale que l'objet deviendrait méconnaissable et a fortiori indétectable. Quand un bateau en fibre de verre fut retrouvé dans un lieu semblable à Edge Point, trois ans après avoir disparu sans envoyer de signal de détresse, le plus gros morceau qui en subsistait mesurait cinquante centimètres de long et ne devait sa préservation qu'au fait que le vent l'avait balayé jusque dans les fourrés. Le reste des dix-huit mètres de coque avait été réduit en minuscules fragments pas plus gros qu'une carte à jouer. D'où la joie de Scott Walker. C'était son jour de chance. Il n'arrivait pas trop tard. Il était peut-être encore possible de sauver des parties du kayak.

Ici, les plages conservent de curieux souvenirs de l'activité humaine. On peut y faire des trouvailles insolites telles qu'une porte en acajou arrachée à un chalutier, des restes d'un avion de la Seconde Guerre mondiale ou un fragment de satellite. Chacun de ces objets est porteur d'une histoire dont la fin est rarement heureuse, vu le contexte. Dans la plupart des cas, seuls les adeptes de la récupération peuvent encore en tirer quelque chose. Or depuis vingt-cinq ans, Scott Walker récupérait des objets

perdus et avait acquis en la matière un certain savoir qui faisait de lui un expert en médecine légale de tout ce que les flots peuvent rejeter. Quand l'objet retrouvé présente encore une utilité ou un intérêt quelconque, et à condition que sa taille permette de le soulever, le code du ramasseur d'épaves s'applique. Walker obéissait à ce code quand il tomba ce jour-là sur les restes du kayak et entreprit de le démanteler pour en récupérer les pièces en inox.

Mais alors qu'il levait la tête de son ouvrage, un détail attira son attention. À quelques mètres de lui, le long de la grève, des effets personnels gisaient éparpillés : un imperméable, un sac à dos, une hache. À ce moment-là, Walker comprit que son nouveau trésor n'avait peut-être pas dérivé depuis une plage ou un ponton d'amarrage en suivant la côte. Plus la liste des objets éparpillés s'allongeait – un réchaud, un nécessaire à raser, un gilet de sauvetage –, plus Walker se disait qu'il devait son coup de chance à la déveine de quelqu'un d'autre. Tout cela ne lui disait rien qui vaille. Il déduisit de la position des objets les plus lourds, dans le bas de la plage, que le kayak s'était fracassé ici à marée basse. Les objets plus légers, dont plusieurs gros fragments de la coque, avaient ensuite été transportés plus loin par les marées hautes et le vent. C'est précisément ce qui alarma Walker. Bien qu'enroulé autour d'un tronc d'arbre, le sac de couchage était encore en très bon état. Il n'était pas déchiré, taché ni décoloré par le sel et le soleil. Le gilet de sauvetage aussi avait l'air de sortir tout droit de son armoire de rangement. Même le réchaud semblait pouvoir être sauvé. Coincé entre deux rochers, au bord de l'eau, il ne montrait que quelques rares pointes de rouille. La saison des tempêtes hivernales, une arme de destruction massive sur cette côte, venait juste de se terminer, ce qui signifiait pour Walker que cette épave était récente et n'avait peut-être

pas plus de deux semaines. L'homme hésita à jeter le réchaud et le sac de couchage dans son bateau, mais après réflexion, ayant envisagé plusieurs déroulements probables pour l'accident et mesuré encore une fois la distance entre l'horrible malheur qui avait frappé un étranger et sa propre bonne fortune, il décida de laisser toutes ces choses à leur place, car elles serviraient sûrement de preuves. Toutefois les boulons en inox ne manqueraient à personne, alors il les fourra dans sa poche et remonta la plage à la recherche d'un cadavre.

Il n'en trouva pas et c'est finalement des policiers du corps des *state troopers* de Ketchikan, à cinquante kilomètres au nord, en Alaska, qu'il apprit toute l'histoire de sa trouvaille. Le kayak et son propriétaire canadien, un dénommé Grant Hadwin, marqueur de bois de coupe et forestier expérimenté, étaient portés disparus non pas depuis plusieurs semaines, mais depuis plusieurs mois. L'homme était un fugitif recherché pour un crime étrange et sans précédent.



# 1

## UN SEUIL ENTRE DEUX MONDES

*C'était beau, certes,  
... mais qui l'aurait su sans les hommes pour  
en juger.*

Ralph Andrews, *Timber*

Sur la côte Nord-Ouest, il n'y a pas de transition harmonieuse entre la mer et la forêt. Les arbres succèdent simplement au varech, surgissant en nombre de la mince épaisseur de terre hérissée de rochers. La frontière qui les sépare est instable, et la mer ne rate jamais une occasion de transporter pierres et rondins dans les bois, quand elle ne s'y transporte pas elle-même. De leur côté, les pins et les épicéas accrochent leurs racines à des rochers mieux adaptés aux patelles et aux bernacles, tandis que leurs branches aux aiguilles drues projettent leur ombre sur des colonies d'astéries et d'anémones de mer. Les algues en décomposition et le bois pourri saturent l'air d'une odeur fétide de moisissure et d'humus. De la plage, le regard se porte aussi loin que l'horizon, mais dès qu'on

entre dans les terres on se retrouve à cligner des yeux dans la pénombre, et les pupilles se dilatent pour tenter de remplir un vide oppressant. Dans un endroit pareil, on perd facilement la trace d'un homme, de même que le fil de son histoire. Emmaillotés dans la mousse et drapés dans les fougères, les arbres eux-mêmes semblent travestis.

Une forêt côtière est un spectacle impressionnant : vaste, sacrée, éternelle, elle est comme une cathédrale de branches et d'épines, mais pour un étranger elle n'a rien d'un confortable lieu de villégiature. À vingt pas d'une route ou de la grève, on peut se trouver rapidement désorienté. Le futur et le passé se brouillent, il ne reste qu'un présent humide et crépusculaire. Le sol est jonché d'un fatras de branches et de racines sur lequel on peut facilement trébucher. Tous les quinze mètres environ votre progression est entravée par la muraille moussue d'un arbre tombé, souvent bien plus grand que vous et qui peut mesurer des dizaines de mètres de long. Ces grumes-abris, comme on les appelle, sont elles-mêmes hérissées d'une futaie d'arbres plus jeunes qui poussent sur elles, des poupons de cinquante ans et plus, raides comme des piquets. Ici, les frontières entre la vie et la mort, mais aussi entre les espèces s'effacent : tout sert de rampe de lancement à autre chose et chacun aspire à un coin de ciel. Au niveau du sol, les sous-bois sont drus, et entre cette broussaille et les arbres le regard ne porte pas très loin. Le bruit de l'eau vive est constant et le sol sous vos pieds est élastique et spongieux comme un matelas à ressorts. On a le sentiment qu'en s'arrêtant trop longtemps sur place on finira à son tour par être envahi puis englouti par la végétation, victime de la lutte lente qui se livre tout autour depuis des temps immémoriaux. Dans ce milieu parfois étouffant, on peut être pris d'un besoin effréné

de retrouver la lumière du soleil, ce soleil qui serait encore là sans tous ces arbres.

Sur une image satellite, les forêts primaires tempérées qui bordent la côte Nord de l'Amérique forment un délicat liséré vert sur la rive occidentale du continent. Avant l'ère de l'abattage industriel, cette fine bande qui mesure rarement plus de quatre-vingts kilomètres de large s'étirait, presque d'un seul tenant, sur plus de trois mille kilomètres, de Kodiak Island en Alaska jusqu'au comté de Mendocino en Californie, en traversant la Colombie-Britannique, l'État de Washington et l'Oregon. Sur tout ce parcours, une succession de massifs montagneux forme un rempart naturel entre le Pacifique et l'intérieur des terres, et c'est ici que les tempêtes qui balaient en permanence le Pacifique Nord sont arrêtées dans leur élan. Des nuages de pluie pareils à des outres célestes se vident en rencontrant l'air froid des montagnes côtières, avec des résultats parfois spectaculaires. Pendant l'hiver 1998, un cortège implacable de systèmes dépressionnaires a fait tomber vingt-huit mètres de neige, un record mondial, sur le mont Baker, près de la frontière entre l'État de Washington et la Colombie-Britannique, et déversé des pluies diluviennes à des altitudes plus faibles.

La douceur des températures qui règnent à l'intérieur du long couloir humide séparant le versant du Pacifique et l'océan a créé une sorte d'immense terrarium. C'est un environnement idéal pour l'épanouissement de la vie à grande échelle et de quelques-unes des plus grandes créatures sur pied existant à la surface de la terre. Toutes les essences d'arbres dominantes sur la côte Ouest – *redwood*, séquoia, *sugar pine*, pruche de l'Ouest, sapin de Douglas, sapin noble, peuplier de l'Ouest, cèdre rouge et épicéa de Sitka – sont les plus gigantesques de leur

règne. C'est grâce à ces géants que les forêts du Nord-Ouest abritent plus de tissu vivant, en termes de poids, que tout autre écosystème, y compris celui de la jungle équatoriale.

Ce qui différencie les forêts primaires tropicales de leurs équivalents tempérés tient à leur emplacement et au climat. Les jungles se situent le long de l'équateur, dans les régions chaudes de leurs continents respectifs, tandis que les secondes s'épanouissent à proximité des pôles, aux marges glacées et brumeuses des terres. Les forêts tempérées préfèrent un climat constant, ni trop chaud ni trop froid, et leur emplacement idéal est un littoral orienté à l'ouest, appuyé contre une chaîne montagneuse qui capte et canalise d'énormes quantités de neige fondue et de pluie. Ces conditions existent dans les deux hémisphères, mais seulement entre 40 et 60 degrés de latitude. Dans une forêt tempérée, les conifères continuent de grandir tant que la température ne tombe pas en dessous de 3 °C, ce qui explique que ces arbres atteignent les tailles gigantesques qu'on leur connaît. Sur cette bande climatique, les espèces sont très différentes selon la région du monde où elles poussent. Mais c'est leur relation à la mer, plus que les essences d'arbres, qui distingue les forêts côtières de leurs homologues de l'intérieur des terres et de l'équateur.

Le domaine de la forêt tempérée côtière, à l'image de celui de beaucoup de créatures sauvages, s'est considérablement réduit en un temps assez court. Jusqu'à l'an mille environ, ces forêts étaient présentes sur tous les continents, à l'exception de l'Afrique et de l'Antarctique. Autrefois, les luxuriantes forêts côtières du Japon, de l'autre côté du Pacifique, étaient une réplique des nôtres. Il y poussait des conifères de taille impressionnante dans un climat proche de celui de l'Amérique du Nord-Ouest. Aujourd'hui, les quelques rares géants qui se dressent

encore dans les parcs ou dans l'enceinte d'un temple sont les derniers spécimens survivants de ces forêts. En Écosse, la région des Highlands, que l'on associe depuis longtemps à des paysages de landes et d'étendues dénudées, abritait elle aussi une forêt tempérée. De même que l'Irlande, l'Islande et le littoral oriental de la mer Noire. En Norvège, la côte de la mer du Nord conserve quelques vestiges de sa forêt originelle, tandis que le Chili, la Tasmanie et l'île du Sud en Nouvelle-Zélande sont les derniers endroits à posséder encore des forêts qui par leur flore, leur atmosphère et leur caractère conservent une lointaine ressemblance avec celles du Nord-Ouest du Pacifique, les plus grandes de ce type au monde.

À l'image des *Ents* imaginés par Tolkien, les arbres du Nord-Ouest se sont déplacés de haut en bas le long de cette côte depuis des lustres, refluant vers le sud à chaque ère glaciaire puis regagnant les territoires perdus à la faveur d'un recul des glaciers. Nous nous trouvons actuellement dans l'une de ces phases de reconquête, ce qui signifie que l'épicéa de Sitka progresse vers le nord et l'Alaska à un rythme d'environ un kilomètre par siècle. Le cèdre rouge occidental, l'arbre dont les tribus locales ont tiré presque tous leurs matériaux de construction, occupe son territoire actuel depuis seulement quatre ou cinq mille ans. Donc, si certaines espèces et certains spécimens peuvent effectivement être considérés comme les représentants de peuplements anciens, les forêts qui les abritent ne sont que des bébés à l'échelle géologique et même à notre propre échelle. À l'époque où le premier de ces arbres a atteint l'âge adulte, des humains peuplaient l'Amérique du Nord depuis au moins cinq mille ans.

Jusque récemment, la forêt côtière tempérée d'Amérique du Nord était si mal comprise que même l'industrie du bois en parlait comme d'un désert biologique. Le

catalogage et l'étude des créatures qui partagent la forêt avec ces arbres n'en sont encore qu'à leurs balbutiements, mais on sait déjà que son sol, de même que sa canopée, grouille de vie. Selon une estimation, un mètre carré de terre de forêt tempérée contient jusqu'à deux millions d'êtres vivants représentatifs d'un millier d'espèces. Andy Moldenke, entomologiste à l'université d'État de l'Oregon, a calculé ce qu'on peut trouver sur une superficie équivalente à une chaussure de taille moyenne et en a déduit qu'un seul pas dans l'une des forêts côtières de l'Oregon se fait sur le dos de seize mille invertébrés.

Pour l'essentiel, cette activité passe inaperçue, mais on peut la sentir. L'atmosphère dans une forêt côtière originelle a quelque chose d'amniotique. Le son ne s'y déplace pas comme ailleurs, et l'air lui-même semble figé. Du fait de sa proximité avec le littoral, la mer et ses habitants impriment une forte présence dans la forêt elle-même. Prospérant à la faveur du temps instable qui prévaut sous ces hautes latitudes océaniques et d'une orgie de nutriments, l'écosystème tout entier forme une sorte de matrice hydroponique, où les comportements et les frontières que nous tenons pour acquis sont transgressés et parfois même inversés. Au gré des marées et des précipitations, les saumons et les truites, regagnant leurs rivières natales après leur odyssée transocéanique, peuvent finir échoués dans les branches d'un arbre, tandis que le guillemot à cou blanc, un oiseau marin fugace qui « vole » sous l'eau, niche sous ses racines. Dix étages au-dessus du sol de la forêt, son proche cousin, le guillemot marbré, se lance dans ses missions subaquatiques de recherche de nourriture depuis des plates-formes de nidification couvertes de mousses vieilles parfois de plusieurs centaines d'années. À des vitesses pouvant atteindre cent soixante kilomètres par heure, ils font la navette à toute allure entre la forêt et l'océan, tels des bourdons sous amphétamines. Se

déplaçant à un centième de cette vitesse, les ours nourris par la mer – certains d’une blancheur aussi immaculée que la tête d’un pygargue à tête blanche – nagent d’île en île pour se promener sur la ligne de marée haute, où leurs empreintes se mêlent à celles des cerfs, des loutres, des martres et des loups. De leur côté, les phoques pourchassent les poissons de mer jusque dans les profondeurs de la forêt, se hissant hors de l’eau pour se reposer près d’un arbre qui a peut-être servi de tanière à un ours pendant l’hiver. Ici, l’observateur patient découvrira que les arbres se nourrissent de saumon, que les aigles savent nager et que les orques peuvent s’approcher de la grève et vous fixer du regard depuis les eaux peu profondes tapissées de gravier.

Les peuples autochtones de cette côte passent la majeure partie de leur existence à quelques centaines de mètres de l’activité incessante qui agite ce seuil entre les mondes. À vivre dans cet environnement liminal, il n’est guère surprenant que la convergence et la transformation occupent une telle place dans leurs arts, leurs danses et leurs légendes. Nulle part ailleurs sur cette côte la profonde interdépendance qui unit la forêt, la mer et leurs habitants ne se manifeste avec plus de force que sur les îles de la Reine-Charlotte.

Baptisées du nom d’un navire ayant appartenu à un négociant britannique du XVIII<sup>e</sup> siècle, ces îles sont le territoire historique du peuple haïda, qui y vit encore aujourd’hui et qui désigne sa terre natale par le nom de Haida Gwaii. Sur les cartes, l’archipel en forme d’aile et les quelque cent cinquante îles et îlots qui le composent semblent s’être détachés du continent pour prendre la mer, en laissant derrière eux un trou visible dans le puzzle bien ajusté de détroits et de récifs qui caractérise cette côte. La terre la plus proche est Prince of Wales Island, en Alaska, à soixante-cinq kilomètres au nord par voie de

mer. La Colombie-Britannique, dont les îles de la Reine-Charlotte sont la partie la plus reculée, s'étend à quatre-vingts kilomètres à l'est. Au sud et à l'ouest, c'est la pleine mer. Ici la côte ne descend pas graduellement dans les profondeurs du Pacifique, mais plonge à la verticale. Les deux cent quatre-vingts kilomètres de l'archipel sont perchés sur le bord extérieur du plateau continental, qui prend ici la forme d'une paroi sous-marine de deux mille huit cents mètres de dénivelé. Le long de son littoral ouest marqué par les cicatrices des tempêtes, ce brusque plongeon dans l'océan produit des vagues assez grosses pour déposer des pièces de bois flotté au sommet de falaises de trente mètres de haut et des courants dont la puissance est telle que la houle ne va plus dans deux directions mais dans quatre. Du côté de l'archipel exposé à la mer, sur une distance de près de quatre kilomètres en direction du sud, la faille de la Reine-Charlotte marque le point où la plaque pacifique au nord et la plaque américaine au sud avancent l'une sur l'autre avec une lenteur atroce et une force dévastatrice. L'épicentre de l'un des plus violents séismes jamais enregistrés sur la côte Ouest (d'une magnitude de 8,1 sur l'échelle de Richter) se situait précisément ici.

Si l'archipel d'Hawaï était sorti des eaux à cinq mille kilomètres plus au nord et à l'est, il aurait pu ressembler aux îles de la Reine-Charlotte. Recouvertes d'une forêt primaire accrochée aux flancs de montagnes enneigées, ces îles, avec leur ceinture de douves naturelles, ne sont pas d'un accès facile. Vitus Bering a exploré la côte de l'Alaska et le capitaine Cook a débarqué en Australie bien avant que les Européens ne mettent le pied dans ces îles. Aujourd'hui encore, le voyage depuis Vancouver par voiture et ferry prend trois jours. Les gens prêtent à cet archipel des vertus mystiques et révélateurs, au point que même les bûcherons et les fonctionnaires de

l'aménagement du territoire disent que ces îles sont magiques. Originaire de Prince Rupert, sur le continent, Perry Boyle, capitaine de remorqueur depuis de longues années, est peut-être celui qui en donne la meilleure synthèse quand il dit : « Là-bas, tout est mythique. » Cette terre située à « l'ouest de l'Ouest » est en un certain sens un « concentré d'essence géographique », comme si la nature et l'esprit d'une région bien plus vaste avaient été compressés dans un espace trop petit pour les contenir. Les serres des jardins botaniques, les bibliothèques et les musées offrent parfois cette sensation, mais la ville de Jérusalem en est la meilleure illustration, de même que les îles d'Aran, le parc national de Yosemite ou le site de Delphes. Le bas de Manhattan en est l'équivalent moderne, et la cathédrale de Chartres une version ecclésiastique. Pour beaucoup d'habitants de la Colombie-Britannique et d'autres qui connaissent bien cette région du monde, les îles de la Reine-Charlotte – ou Haida Gwaii – sont un Éden originel et sauvage, une sorte de « sanctuaire de l'âme ». Même pour ceux qui n'y sont jamais allés l'existence de ce lieu est source d'inspiration et de réconfort. L'archipel donne à voir à la fois cette partie du monde telle qu'elle était avant l'arrivée des Européens et un aperçu de ce que pourrait être l'avenir.

Charles Sheldon, chasseur et naturaliste américain du début du xx<sup>e</sup> siècle, a exprimé en termes très évocateurs l'impression que donnent ces îles d'être un concentré d'un monde beaucoup plus vaste. Sheldon a beaucoup voyagé dans l'ouest du continent américain, y compris dans les Territoires du Nord-Ouest et en Alaska, et a raconté ses aventures dans plusieurs livres qui sont devenus des classiques du genre. À l'automne 1906, il fut attiré dans les îles de la Reine-Charlotte par des rumeurs à propos d'une sous-espèce rarissime de caribous qui ne vivrait qu'ici. À la recherche d'un spécimen digne

d'intérêt, l'homme passa un mois exceptionnellement pluvieux à parcourir à pied la partie nord de l'île Graham, la plus grande de l'archipel. Sa quête l'amena à traverser des forêts profondes, des rivières et des marécages nus et arides, où il observa un curieux phénomène : « L'effet atmosphérique se manifestait ici d'une manière visible par une illusion d'optique à l'exact opposé de ce qu'on peut observer dans nos plaines de l'ouest des États-Unis. Des choses qui semblaient lointaines étaient en réalité très proches, et il fallait beaucoup de temps pour s'habituer à traverser des distances qui à l'œil nous paraissaient immenses quand, en fait, elles étaient très réduites. »

Il ne fait aucun doute que ces îles exercent sur les gens un effet puissant et, comme pour le phénomène observé par Sheldon, la lumière y est pour beaucoup, peut-être parce qu'elle est distribuée de façon si parcimonieuse. Les îles de la Reine-Charlotte sont parmi les endroits les plus pluvieux d'Amérique du Nord. Elles occupent une région connue par les écologues sous la dénomination de « sous-zone très humide hypermaritime », car en nombre d'heures cumulées l'archipel est caché sous les nuages plus de deux cent cinquante jours par an. Quand le soleil y brille, c'est à travers un prisme de particules d'eau, ce qui explique la fréquence des arcs-en-ciel dans cette région. On peut aussi y observer un phénomène beaucoup plus rare, celui des arcs-en-ciel lunaires, des arcs lumineux fantomatiques qui se forment quand la lune se lève ou se couche sous des nuages de pluie. Mais il ne s'agit pas seulement de pluie et de lumière. La force vitale au sens littéral, biologique, dans cette partie du globe est extraordinaire. Vingt-trois espèces de baleines vivent de façon permanente ou transitoire dans leurs eaux et les îles elles-mêmes hébergent l'une des plus importantes populations de pygargues à tête blanche du continent. Le détroit de Burnaby, un étroit chenal de marée au centre

de l'archipel, abrite l'une des plus fortes concentrations de vie marine au mètre carré de la planète, et sur sa côte Ouest dentelée on trouve des moules de la taille d'une chaussure.

Depuis la fin de la dernière ère glaciaire, les îles de la Reine-Charlotte sont isolées du reste du continent, et la faute en incombe au seul détroit d'Hécate. Sur une distance de seulement quatre-vingts kilomètres, la profondeur de l'océan autour des îles se réduit de plus de trois mille mètres à moins de soixante mètres. En raison de cette forte déclivité et d'une exposition à toute la rigueur des tempêtes polaires et des rouleaux géants du Pacifique, le détroit peut passer en l'espace de quelques heures du calme plat à un déferlement de vagues atteignant parfois dix-huit mètres de creux. Le chenal large et peu profond – à peine trente mètres par endroits – tient son nom d'un navire de Sa Majesté britannique. L'*Hécate*, un sloop à roue à aubes armé de lourds canons, fut dépêché dans ces îles en 1861 avec la double mission d'établir un relevé des eaux environnantes et de veiller à ce que les travailleurs fraîchement débarqués pour exploiter les mines de cuivre ne soient pas attaqués par les Haïdas. Il était fréquent, aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, de baptiser un lieu géographique du nom d'un navire, mais peu de ces toponymes ne se prêtèrent mieux à leur objet que le fit l'*Hécate*. Hécate, déesse grecque de la sorcellerie, a souvent été associée aux pêcheurs et au royaume des morts. Selon le dictionnaire Oxford de la mythologie et des religions, elle est « ambivalente et polymorphe par nature. Elle s'affranchit des limites conventionnelles et échappe à toute définition ». Hécate, qui a été représentée avec des chiens féroces à ses pieds, passe pour être source d'abondance de beaucoup de choses, y compris des tempêtes. « C'est une garce au cœur noir, lâcha à son propos un vieux pêcheur du détroit. J'en viens

parfois à penser qu'elle veut se garder les îles Charlotte pour elle toute seule. » Aujourd'hui encore, il est fréquent que la forte houle retarde l'imposant ferry qui relie l'archipel au reste du continent. Le trajet de sept heures peut être si mouvementé qu'il faut enchaîner les camions au pont comme des conteneurs sur un cargo au long cours.

Les îles Graham et Moresby forment l'épine dorsale de l'archipel de la Reine-Charlotte qui va rétrécissant vers le sud. Or bien que ne mesurant pas plus de huit kilomètres de large à certains endroits, l'île Moresby pointe vers le ciel la crête pointue de ses jeunes montagnes à près de deux mille mètres d'altitude. Des cascades par centaines, des torrents et rivières par dizaines déferlent de ces montagnes sur les plus grandes îles de l'archipel. Parmi elles la rivière Yakoun, qui prend sa source dans les montagnes de la Reine-Charlotte, à l'extrême sud de l'île Graham, alimente le lac Yakoun, puis part vers le nord en direction de l'anse de Masset et de la mer. Cours d'eau le plus long de l'archipel et lieu des plus importants frais de truites et de saumons, la Yakoun est l'aorte qui nourrit le corps de ces îles. La basse vallée alluviale où elle creuse son lit est réputée pour ses vastes forêts anciennes et particulièrement pour ses réserves d'épicéas de Sitka, un bois à fil droit et sans nœuds. Le fond d'une vallée comme celle-là correspond à ce que les bûcherons professionnels – qui ne sont pas arrivés dans l'archipel avant le xx<sup>e</sup> siècle – appelleront par la suite une « terre à épicéas ». Le sol ici est plus riche, l'épaisseur d'humus plus épaisse que sur le flanc des montagnes, et le climat doux des îles de la Reine-Charlotte s'ajoutant à une pluviométrie qui peut atteindre cinq mètres par an crée les conditions idéales pour que s'épanouisse l'épicéa de Sitka, mais aussi ses voisins plus communs que sont la pruche et le cèdre

rouge de l'Ouest. La pruche et l'épicéa naissent fréquemment d'une « grume-abri », un arbre mort qui, en pourrissant, fournit un humus dont se nourrissent les jeunes plants, comme le fruit de la pomme nourrit ses pépins. Pendant qu'un de ces troncs est consommé par la jeune forêt qui l'entoure (un processus qui peut prendre des centaines d'années), il arrive que les jeunes arbres se retrouvent plantés à bonne distance du sol sur des racines pareilles à des échasses. Avec le temps, le vide se comble, mais il n'est pas rare de trouver sous un épicéa de Sitka de quatre cents ans d'âge un tunnel assez grand pour qu'un homme puisse le traverser en rampant.

De tous les conifères de la côte Ouest, l'épicéa de Sitka paraît être l'espèce la plus naturellement adaptée à son environnement marin. Son aire de répartition longue et étroite suit celle de la forêt primaire du Pacifique, et l'espèce semble avoir une prédilection pour les endroits les plus exposés au vent. L'épicéa de Sitka présente une grande résistance aux embruns et sert souvent de première ligne de défense entre la mer et la forêt. Sa haute taille et sa force brisent les vents violents qui peuvent venir à bout d'essences plus fragiles. De toutes les espèces d'épicéas répertoriées dans le monde, l'épicéa de Sitka est la plus grande et la plus ancienne. Cet arbre peut vivre plus de huit cents ans et atteindre une hauteur de quatre-vingt-dix mètres, ce qui est beaucoup, même pour un séquoia. Mais si le résultat final est colossal, les débuts de ces arbres sont d'une modestie inimaginable. Une graine d'épicéa de Sitka ne pèse pas plus de cinq centièmes de gramme, et cependant elle contient toutes les informations nécessaires pour produire un arbre dont le poids peut dépasser trois cents tonnes – soit à peu près autant que trois baleines bleues. Si l'espèce est commune tout au long de la côte, ses spécimens géants ne poussent que

dans très peu d'endroits, et la vallée de la Yakoun est l'un d'eux.

\*

Par une journée d'automne, aux environs de 1700, sur la rive ouest de la Yakoun, un de ces pins fit tomber un fruit qui, en s'ouvrant, laissa échapper une graine à nulle autre pareille. Cette graine était tombée comme des centaines d'autres cette année-là de l'un des milliers de cônes produits par un épicéa de Sitka parmi des dizaines de millions de spécimens poussant sur la côte Nord-Ouest. L'arbre dont elle était issue semait sans doute ses graines depuis l'époque des Vikings. Si les chances de survie d'une graine d'épicéa n'étaient pas aussi faibles que celles d'un spermatozoïde humain, chaque arbre père serait une forêt à lui tout seul. Pourtant, malgré une période de fertilité de sept cent cinquante ans, un épicéa de Sitka n'engendre pas plus d'une douzaine de descendants qui atteignent leur maturité. Que la graine en question ait pu faire partie de ces survivants laisse tout le monde pantois aujourd'hui encore.

Cette graine en forme de larme et de la taille d'un grain de sable ne devait se distinguer en rien, à première vue, de toutes les autres qui jonchaient le sol depuis des millénaires. De ses sœurs tombées sur l'épaisse mousse qui tapisse la forêt, une seule sur cent germerait. Celles qui auraient la chance d'atterrir sur une grume-abri s'en sortiraient mieux que les autres, mais même elles auraient une probabilité sur trois de finir dévorées par les champignons en moins d'un mois. Sans qu'on sache comment, cette modeste graine porteuse de son étrange message a réussi à faire mentir les statistiques et à prendre racine. La pousse minuscule aurait facilement pu passer inaperçue dans la pouponnière surpeuplée qu'est le sol de

la forêt, entourée qu'elle était par des milliers d'autres arbres aspirant à vivre. Des épicéas de Sitka, mais aussi des pruches, des cèdres rouges, des cyprès jaunes et même un if par-ci par-là. À ce stade de son existence, elle devait être surpassée par tous, y compris par les habituels habitants de l'ombre – mousses, hépatiques, lys noirs, fougères, bois piquant –, sans parler des épais buissons de salal qui peuvent atteindre quatre mètres de haut et devenir si touffus qu'il faut y pénétrer à la machette.

En regardant cette jeune pousse – à condition que quelqu'un ait réussi à la voir –, l'idée qu'elle ait eu l'intention de devenir l'une de ces gigantesques colonnes qui masquent le ciel du Nord-Ouest aurait paru très présomptueuse. Pendant sa première année de vie, le jeune arbre ne devait pas mesurer plus de cinq centimètres, et ses aiguilles vert pâle ne devaient pas être plus d'une dizaine. Il devait offrir un spectacle fascinant sur un plan abstrait, comme peut l'être celui d'une jeune tortue serpentine, son étrange aspect étant masqué par les signes universels de la petite enfance dans la nature : un mélange à parts égales de totale vulnérabilité et de détermination primitive. En dépit de son collier hérissé et de sa tige aussi droite qu'un rayon de soleil, la jeune pousse était encore aussi fragile qu'un œuf de grenouille. Une branche tombée d'un arbre, le pied d'un humain ou d'un animal – ou tout autre événement aléatoire – pouvait mettre un terme définitif à son existence. Dans les profondeurs sombres et humides des sous-bois, la merveilleuse anomalie de ce jeune arbre était un secret bien gardé. D'année en année, il enfonça ses racines plus loin dans la rive, s'accrochant toujours plus farouchement à la vie et à la terre. Contre toute probabilité, il se transforma en l'un des rares jeunes survivants assez forts pour se frayer un chemin jusqu'à la lumière du jour et rivaliser avec des géants larges de trois mètres et hauts de dizaines

de mètres. C'est finalement le soleil qui allait dévoiler aux yeux du monde le secret de cet arbre. Dès le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, il devait déjà être clair que quelque chose d'extraordinaire était en train de grandir sur les rives de la Yakoun, une créature digne d'un mythe ou d'un conte de fées : un épicéa aux aiguilles d'or.

À moins d'être particulièrement grand ou d'avoir une forme inhabituelle, un arbre ne se démarquera pas de ses congénères ; on ne le remarquera pas de loin, à moins qu'il ne soit isolé des autres. Mais bien que planté au milieu d'une forêt de géants, le spécimen qui serait un jour connu comme l'Arbre d'or était une exception à plusieurs titres. À hauteur de sol, sa couleur clouait les gens sur place d'étonnement. Vu du ciel, il se dressait tel un phare visible à des kilomètres à la ronde. Comme une grande partie du paysage environnant, les Haïdas l'inscrivirent dans le vaste répertoire de leurs histoires, mais à ce que l'on sait, parmi la multitude de ses congénères, il est le seul arbre à qui ce peuple eût jamais donné un nom. Ils l'appelèrent K'iid K'yaas, le vénérable épicéa, et selon la légende il était l'avatar d'un humain.

Bien que très connu de ceux qui vivaient aux environs de la vallée de la Yakoun, l'Arbre d'or ne fut découvert par les scientifiques qu'au XX<sup>e</sup> siècle. Il avait alors plus de deux cents ans et ne passait pas inaperçu. Lorsque, en 1924, Sir Windham Anstruther, un baron écossais qui faisait profession de marqueur, le croisa sur sa route, il en resta ébahi : « Je ne l'ai même pas marqué de ma hache, rapporta-t-il à un journaliste avant sa mort. Il faut croire que j'ai été saisi par son aspect étrange au milieu de cette forêt toute verte. » Par la suite, pendant des années, personne ne sut quoi faire de cette licorne végétale qu'avait découverte Sir Windham. Pour certains, il pouvait s'agir d'une nouvelle espèce indigène de l'archipel. Pour d'autres l'arbre avait été frappé par la foudre ou était simplement

mourant. Mais il s'avéra que cet épicéa était bien vivant et en bonne santé, qu'il était juste un spécimen d'une exceptionnelle rareté. D'une rareté telle qu'elle lui valut de recevoir en propre le nom scientifique de *Picea sitchensis* « Aurea ». *Picea sitchensis* est le nom latin de l'épicéa de Sitka et Aurea signifie « doré » ou « brillant comme l'or », mais peut aussi vouloir dire « beau » ou « splendide ». Haut de six étages, avec sa circonférence de plus de six mètres, l'épicéa d'or n'avait pas d'équivalent dans le monde botanique.

## LE DÉBUT DE LA FIN

*Quand je pense qu'on abat tous ces beaux arbres... pour fabriquer de la pâte à papier destinée à ces saletés de journaux et qu'on appelle ça la civilisation.*

Remarque de Winston Churchill à son fils  
lors d'une visite au Canada en 1929

Les bûcherons et les estimateurs de bois sur pied sont venus dans la vallée de la Yakoun portés par le même espoir et la même soif d'aventure que ceux qui avaient poussé les grands-parents de Grant Hadwin à traverser les Prairies pendant la Première Guerre mondiale. C'était la grande époque de l'exploitation du bois sur la côte Ouest, et ces vastes forêts encore intactes devaient préfigurer pour eux une nouvelle ère.

Il est difficile aujourd'hui encore d'imaginer les quantités de bois d'œuvre qui sont sorties de ces forêts aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Les photographies prises à différents endroits de la côte, du sud-est de l'Alaska jusqu'au nord

de la Californie, montrent des hommes costauds, dans des vêtements épais, qui paraissent minuscules sur un arrière-plan de cylindres monolithiques si gros qu'on peine à y reconnaître des arbres et qui ressemblent plutôt à des rochers étrangement symétriques ou aux colonnes renversées de quelque temple gargantuesque, ce qui est peut-être plus proche de la vérité. Un vieil Haïda qui a passé presque toute sa vie dans la vallée de la Yakoun à abattre des arbres pour le compte d'une compagnie du Sud, voulant donner une idée de la largeur des grumes qu'il manipulait quotidiennement, a tourné son regard vers le plafond, puis il a dit : « Tu t'enfonçais dans la terre si profond que tu te retrouvais couvert de boue des pieds à la tête. »

Le travail consistant à abattre des arbres dans la forêt pluviale tempérée implique non seulement de vivre dans une humidité proche d'un état amphibien, mais vous expose aussi à des dangers extrêmes. Aujourd'hui encore, malgré des consignes de sécurité draconiennes et des équipements ultramodernes, les risques de mourir dans l'exercice de son activité sont presque trente fois supérieurs pour un bûcheron que pour la moyenne des travailleurs d'Amérique du Nord. Abattre l'arbre n'est qu'une étape d'un processus long et ardu qui commence par ouvrir un accès – pour un homme, une bête ou une machine – à travers une végétation inextricable et qui s'achève avec la livraison sur un marché qui peut se trouver sur un autre continent. Toutes proportions gardées, l'abattage d'un arbre est une opération des plus brèves, qui est à l'exploitation forestière ce que la conception d'un enfant est à son éducation : un début qui intervient en réalité quelque part au milieu du processus. L'un et l'autre acte captivent l'imagination en raison de leur nature cataclysmique. Ce sont des moments de bouleversement décisifs qui nous laissent sans certitude, sinon que

le plus dur est encore à venir. Une unique grume réduite à une taille de neuf mètres et ébranchée pour le transport peut encore peser cinquante tonnes, soit autant qu'un semi-remorque avec son chargement. Un arbre entier peut peser cinq fois cela. Or cette chose énorme – qui tient à la fois du rouleau compresseur et du bélier – aussi glissante qu'une anguille doit être sortie d'une forêt qui pousse parfois à flanc de montagne sur une pente à 45 degrés. À certains endroits dans la vallée de la Yakoun, les hommes ont déjà dû recourir à des techniques ordinairement utilisées dans les carrières de pierre. Beaucoup de grumes étaient si grosses que, pour réussir à les déplacer, il fallait les fendre dans le sens de la longueur par l'insertion de « cales » de dynamite.

Au début du xx<sup>e</sup> siècle, un seul bûcheron muni d'un permis d'abattage à la main délivré par le gouvernement, d'une cognée, d'une scie et d'un cric de Gilchrist pouvait parcourir la côte à sa guise et faire son beurre en abattant les arbres bien positionnés pour filer directement dans la mer. Gordon Gibson, qui est une légende parmi les vieux bûcherons de la côte Ouest, a commencé par pratiquer l'abattage manuel avant de devenir un politicien de premier plan en Colombie-Britannique. En 1933, alors qu'il recherchait des arbres prometteurs dans le désormais fameux détroit de Clayoquot, sur l'île de Vancouver, il tomba sur un spécimen mémorable de trois cents mètres de haut perché à flanc de montagne. C'était un sapin de Douglas – qui est aujourd'hui encore l'espèce commerciale la plus répandue sur la côte Nord-Ouest – et il était en tous points remarquable : quatre mètres de diamètre et soixante-dix mètres de haut, un tronc parfaitement cylindrique dont le fût montait tout droit jusqu'à la moitié de sa hauteur avant que la première branche n'en casse la symétrie. Gibson et ses hommes s'y attaquèrent avec

une scie passe-partout, pensant que s'ils l'abattaient dans le sens de la pente, l'arbre, emporté par la force phénoménale de son élan, dévalerait les trois cents mètres qui le séparaient de la surface de l'eau.

Toutefois, avant d'entreprendre l'abattage d'un arbre de cette taille, il fallait découper dans son tronc une série de marches afin de se hisser au-dessus de l'empatement, le pied renflé que forment les racines à la base du tronc. Comme l'empatement d'un grand arbre peut parfois largement dépasser la hauteur d'un homme, l'abatteur creuse dans le tronc une série d'encoches d'une quinzaine de centimètres de profondeur et de la taille d'une ouverture de boîte à lettres. Une fois les encoches faites, on y insère une planche solide, appelée un tremplin. C'est sur cet échafaudage rudimentaire que les bûcherons se tenaient autrefois pour débiter et scier les grands arbres de la côte Ouest. Un sabot métallique muni d'un bec aiguisé empêchait le tremplin de glisser sous l'effet des oscillations verticales causées par le travail des hommes. Neil McKay, un vétérinaire de l'île de Vancouver entré dans le métier à l'époque où les chevaux étaient encore couramment utilisés par l'industrie forestière, se rappelle avoir vu des trempins à cinq ou six degrés. Ils sont encore occasionnellement utilisés de nos jours.

Si l'équipement a évolué, la technique d'abattage n'a guère changé avec le temps. Aujourd'hui comme hier, le but de la manœuvre est de mettre un fût vertical en position horizontale de la façon la plus contrôlée possible – et avec le minimum de dommages pour l'arbre. (Certains bûcherons confectionnent des tapis de branchages pour empêcher le tronc de se fracasser sous l'impact, mais l'opération est presque impossible à réaliser à flanc de montagne.) Pour parvenir à une chute maîtrisée, on crée une charnière au point de coupe. Après avoir déterminé la direction optimale de la chute – généralement un

triple compromis entre les préférences personnelles, l'inclinaison naturelle de l'arbre et la configuration du terrain –, une entaille est ouverte dans le sens voulu. S'ils disposent d'une scie, les hommes pratiquent un « sifflet d'abattage » horizontal à environ un tiers de la hauteur du tronc – ce qui représente un petit exploit sur un gros arbre de la côte Ouest. Avant l'avènement de la tronçonneuse, on aurait procédé par étapes : une coupe aurait été pratiquée, puis le bois au-dessus aurait été équarri à la hache pour faire de la place et réduire le frottement sur la lame de la scie. Après quoi l'opération aurait été répétée, et de loin en loin, les bûcherons se seraient ainsi ouvert un passage dans l'arbre. Sur beaucoup d'anciennes photos, on voit une bouteille de whisky pendre à une branche, à portée de main des bûcherons. Ces bouteilles n'étaient pas remplies d'alcool, mais d'huile qui servait à lubrifier la lame à mesure que les hommes se frayaient un chemin le long de troncs mouillés et gorgés de sève. La scie passe-partout dont se servait Gibson – un large ruban d'acier dentelé muni d'une poignée à chaque extrémité – mesurait entre deux et trois mètres de long, et la hache à double tranchant avait une envergure de trente centimètres. Avec deux hommes travaillant sans relâche, perchés face à face sur leurs tremplins, il avait fallu une journée entière pour abattre le pin de « Doug » de huit cents ans d'âge découvert par Gibson. À la tombée de la nuit, quand le duramen finit par céder dans un grondement sourd, les hommes laissèrent tomber leurs outils, sautèrent de leurs perchoirs et prirent la fuite en remontant la pente dans les épais buissons de salal qui tapissaient le versant abrupt de la forêt. De là, ils regardèrent le fruit de leur travail – d'un poids équivalent à celui d'un jumbo-jet – s'écraser au sol, inspirant à Gibson cette description :

Il parut un instant se figer en l'air, comme un aigle au ralenti, avant d'entamer sa descente, de dévaler le flanc de la colline en tournant sur lui-même, puis de plonger dans l'eau à un angle de 45 degrés et de disparaître. Au bout de cinq minutes environ, il remonta soudain à la surface telle une gigantesque baleine émergeant des profondeurs. Il n'avait plus une seule branche et son écorce avait été presque entièrement arrachée par sa chute de mille pieds [trois cents mètres] à travers les rochers et les rompis.

Dans ses mémoires intitulées *Bull of the Woods*, Gibson omet de décrire le bruit que fait un arbre de cette taille quand il roule au bas d'une montagne. Le vacarme a dû être assourdissant et son écho faire trembler le sol comme celui d'une avalanche. Les arbres anciens de la côte Ouest sont les objets les plus lourds qui soient régulièrement largués au sol dans le monde.

C'est l'une des raisons pour lesquelles l'exploitation forestière dans cette région, en particulier à son apogée au début du XX<sup>e</sup> siècle, tenait moins de l'abattage d'arbres que d'une sorte de chasse à la baleine dans sa version terrestre : des hommes déterminés et chichement payés, équipés de machines capricieuses et d'outils à main rudimentaires, s'acharnaient dans des zones reculées à soumettre des créatures gigantesques, souvent imprévisibles, et capables de les écraser comme des mouches, ce qui arrivait parfois. Sur la côte de Washington, pour la seule année 1925, un comté a perdu plus de cent hommes dans des accidents forestiers. Or il existait encore bien d'autres façons de mourir.

En Amérique du Nord, le métier le plus dangereux en termes de taux d'accidents mortels est celui de pilote de brousse, mais c'est une profession qui compte très peu d'adeptes. Viennent ensuite, sur la liste des métiers à haut

risque, les pêcheurs et les bûcherons. Toutefois, les deux chiffres ne sont pas comparables. Les pêcheurs meurent souvent en nombre quand leur bateau fait naufrage, tandis que chez les bûcherons les décès surviennent un par un. Si bien qu'en nombre d'accidents, les bûcherons ont sans doute beaucoup plus en commun avec les pilotes de brousse. Quand on sait qu'ils exercent leur métier uniquement de jour, sur la terre ferme et en s'interrompant pendant la saison hivernale – contrairement aux hommes qui travaillent en mer ou dans les airs, vingt-quatre heures sur vingt-quatre et par tous les temps –, on mesure mieux ce que cette activité a de traître. Sans compter que les bûcherons remportent la palme quant à la diversité des causes d'accidents. Les pilotes s'écrasent au sol et les pêcheurs se noient, mais les bûcherons sont tués et mutilés dans un terrifiant mélange qui tient tout à la fois de l'accident de travail, de la blessure de guerre et de la torture.

Au début du xx<sup>e</sup> siècle, le colon Franck Garnett, bûcheron et conducteur d'attelage à bœufs, s'était rendu célèbre en abattant quelques-uns des plus gros arbres de l'île de Vancouver, qui était réputée pour la taille gigantesque de ses spécimens. À l'époque, quand les troncs ne parvenaient pas à descendre jusqu'à l'eau par la seule force de la gravité, les bœufs et plus tard les chevaux venaient à la rescousse. Une fois qu'un arbre avait été équarri, les grumes obtenues étaient effilées à leurs extrémités pour qu'elles glissent mieux sur le sol accidenté, après quoi elles étaient attachées ensemble à l'aide de gros crochets et de solides chaînes. Il arrivait souvent que le train de bois soit transporté sur des « chemins raboteux », des chemins de débardage en rondins (*skid roads* en anglais, qui donnera plus tard l'expression *skid rows*, les bas quartiers). Pour faciliter le passage du bois, la chaussée était lubrifiée avec de l'eau, du pétrole, de l'huile de baleine, voire de l'huile de roussette extraite

de cette espèce de petit requin qui abondait autrefois le long de la côte. Une fois les grumes alignées, l'attelage à bœufs, qui pouvait compter jusqu'à une douzaine de bêtes, était attaché au billot de tête. Pour éviter qu'ils patinent sur le chemin lubrifié, les bœufs et les chevaux étaient chaussés, comme les humains qui les accompagnaient, de brodequins à crampons. Quand tout était prêt, le bouvier, avec un subtil mélange de tendres encouragements et d'invectives dont seuls les conducteurs d'animaux et de machines ont le secret, persuadait son équipage d'avancer.

Garnett guidait son attelage lourdement chargé hors d'une aire de coupe dans Maple Bay, quand une grume glissa, le coinçant contre une autre. La grume s'était placée dans une position telle que personne, ni homme ni bête, ne pouvait plus la bouger. Garnett se retrouvait donc pris au piège, mais bien vivant. Sa mère se trouvait ce jour-là avec lui et, en tentant de le réconforter, elle-même se trouva prise dans un dilemme presque aussi atroce que l'était le traquenard qui emprisonnait son fils. Garnett qui souffrait le martyre et se savait perdu, implora sa mère de mettre fin à son calvaire en l'achevant d'un coup de massue. Incapable de tuer son enfant, même dans un geste miséricordieux, la femme dut supporter ses supplications pendant deux longues heures jusqu'à ce qu'enfin il meure, vidé de son sang.

Freeman Tingley, un Américain contemporain de Garnett, fut l'un des premiers pionniers à s'établir sur les îles de la Reine-Charlotte. Tingley participa à la construction de la future ville forestière de Port Clements, non loin de l'endroit où se trouvait l'Arbre d'or, et il fut l'un des rares arrivants à ne pas mourir de faim au cours de ses deux premières années sur place. Tingley, qui avait pratiqué l'abattage à la main avec attelage à bœufs jusqu'à ses soixante-dix ans bien tassés, était également connu pour

cultiver des légumes gigantesques qu'il vendait aux autochtones et aux colons. Il possédait aussi d'autres talents, puisque ses multiples femmes et son abondante descendance lui avaient valu d'être surnommé « l'étalon ». L'un de ses nombreux petits-enfants, Harry, vit le jour sur ces îles en 1928. À cette époque, le son des tambours haïdas résonnait encore dans la nuit, traversant parfois l'anse de Masset, près de l'embouchure de la Yakoun. Harry Tingley avait quatorze ans quand il commença sa carrière dans l'exploitation forestière. Il entra dans un monde qu'il est difficile d'imaginer aujourd'hui. Au cours de son premier jour dans le métier, un garçon comme lui pouvait se retrouver dans un fossé boueux, un genou lui emprisonnant la poitrine tandis qu'une main crasseuse raclait le duvet de ses joues avec la lame d'un couteau de chasse : « Ça te plaît-y, hein ? lui disait son nouvel ami en le libérant. Maintenant t'es un homme. »

Harry Tingley prit sa retraite en 1993, à l'âge de soixante-cinq ans, mais si l'on se fie aux statistiques il aurait normalement dû mourir bien plus tôt. Tingley a perdu un frère et deux demi-frères dans des accidents d'abattage, et ce n'était que le début d'une longue série. À l'image des vieux pilotes de brousse, les bûcherons qui ont fait toute leur carrière dans la forêt peuvent égrener la liste de leurs camarades morts et mutilés dans des proportions qui n'ont d'équivalent que chez les militaires de carrière. Un ami de Tingley, un dénommé Vaillancourt, a été scalpé par la chute d'un câble, un autre appelé Judd McMann a été entraîné à travers une délignouse, une machine à découper en arête les bords des planches brutes. Joe Young, dit « le balèze », a eu le dos cassé quand il a été projeté hors d'une débusqueuse – il avait perdu le contrôle de la machine alors qu'il faisait descendre des grumes sur la pente d'une montagne. Carl Larsen a été frappé si fort par un câble que sous l'impact son aorte s'est

détachée de son cœur, un Suédois que connaissait Tingley a été tué quand un arbre qu'il venait d'abattre l'a frappé par-derrière alors qu'il cherchait à s'enfuir. Un autre, qui était arrivé à rentrer sain et sauf à Vancouver, a perdu la vie en sortant d'un bar de Granville Street, abattu d'une balle dans la tête par un ivrogne qui tirait à l'aveuglette à une centaine de mètres de là. Pendant des années, le *News Herald* de Vancouver a publié les pertes dénombrées chez les bûcherons, comme le *New York Times* tient le décompte des soldats américains morts au combat.

Tingley, qui a abattu sur les îles Charlotte des épicéas atteignant parfois cinq mètres de diamètre, doit d'avoir survécu à la chance et à des réflexes de félin (un autre de ses demi-frères a tenu trois rounds dans un match contre le boxeur Jack Dempsey), mais son optimisme naturel y est peut-être aussi pour quelque chose. Décrivant un accident au cours duquel il a dû plonger dans un fossé peu profond pour amortir l'impact d'une bille qui s'était détachée, il dit : « Vous savez, le corps se comprime légèrement quand un rondin lui roule dessus. » Mais il est parfois arrivé que sa rapidité se retourne contre lui. Une nuit qu'il faisait la tournée des bars, il a commis l'erreur d'insulter un colosse italien dénommé Furdano. L'homme s'est vexé. Il a jeté Tingley au sol et s'est mis à le rouer de coups. Si Bear, un autre bûcheron, n'était pas intervenu, Furdano l'aurait sûrement achevé. Tingley, inconscient, a été transporté jusqu'à son dortoir et couché dans son lit, où il a été réveillé le lendemain matin par le contremaître – le « pousseur », comme on le surnomme – qui venait le flanquer dehors. Tingley n'entendait que sa voix, parce qu'il n'y voyait plus rien. Les coups avaient été si violents que ses yeux étaient injectés de sang. En découvrant sa tête, le contremaître a étouffé un cri et quitté la pièce. Tingley l'a entendu dans le couloir qui disait à l'infirmier : « Il est aveugle, il a perdu ses yeux. »

Tingley a réussi à s'en remettre, mais ce sont des raclées comme celle-là qui ont donné naissance à l'expression « vérole des bûcherons », en référence aux cicatrices que laissent les coups de pied portés avec des brodequins à crampons. Ces derniers ressemblent à des chaussures de golf montantes à usage industriel; leurs semelles ont des talons de près de huit centimètres et sont hérissées de pointes d'un peu plus d'un centimètre, leur empeigne est cousue dans un cuir épais et ils se lacent jusqu'au mollet, parfois jusqu'au genou. Dans une forêt jonchée de bouts de bois glissants et de pierres moussues, ces chaussures sont aussi indispensables que le sont des crampons pour un alpiniste.

Il arrive que la forêt avale un homme entièrement. Au début des années 1960, dans un camp situé à l'écart de Jeune Landing, sur l'île de Vancouver, une équipe travaillait sur une zone de chablis, où les arbres avaient été arrachés par une tempête. Beaucoup avaient été déracinés, et les hommes les découpaient à la base, en laissant la souche et la couronne des racines – qui pouvait mesurer jusqu'à six mètres de diamètre – dressées au bord du trou à peine ouvert. À midi, l'équipe s'arrêta pour déjeuner, mais quand sonna l'heure du rassemblement, deux hommes manquaient à l'appel. On lança des recherches, sans aucun résultat, comme si les deux hommes avaient été effacés de la surface de la terre. C'est seulement quand toutes les autres possibilités eurent été écartées que quelqu'un eut l'idée de regarder sous les souches et c'est là qu'ils trouvèrent les deux hommes manquants. Ils avaient commis l'erreur de s'adosser à l'ombre d'une couronne de racines et pendant qu'ils mangeaient la souche avait basculé à sa place initiale, en les engloutissant dans une énorme mâchoire de terre.

Dans les premiers temps, les accidents étaient si fréquents que, lorsqu'un homme était tué à l'ouvrage, on se

contentait de placer son corps à l'écart et on finissait la journée de travail avant d'envoyer un bateau, un avion ou un bon coureur prévenir la police. Dans les zones reculées, cette pratique a perduré au moins jusque dans les années 1980. Aujourd'hui encore, les bûcherons doivent parfois sortir leurs camarades morts de la forêt en les transportant comme des sacs de farine. Beaucoup de contremaîtres considéraient les travailleurs placés sous leurs ordres comme des pions insignifiants et interchangeables qu'ils pouvaient embaucher et licencier selon leur bon vouloir. On disait de certains camps qu'ils avaient trois équipes : une au travail, une autre qui venait d'être fichue à la porte et une dernière qui arrivait par le prochain bateau. Panicky Bell était un contremaître fameux dans les îles de la Reine-Charlotte, et Harry Tingley se souvient d'une fois où deux hommes avaient été licenciés. Bell avait appelé un avion pour les emmener, et comme le pilote rechignait à faire tout le chemin pour seulement deux hommes, il en avait viré sur-le-champ plusieurs autres, juste pour compléter le chargement.

La réputation (et le salaire) d'un contremaître grandissait ou diminuait en fonction de la productivité de ses équipes, d'où la pratique dite du *highballing*, qui consistait à transporter les grumes hors des bois aussi vite qu'il était humainement et mécaniquement possible de le faire, quoi qu'il en coûte. Harry Tingley appelait ça « trimer comme un damné ». Quand les chevaux et les bœufs ont été remplacés par les « mules à vapeur » – des treuils actionnés à la vapeur qui sortaient les grumes de la forêt à l'aide de câbles et de poulies –, le rythme de travail a connu une accélération exponentielle. Les premières de ces « mules » apparues au début du XX<sup>e</sup> siècle étaient des machines toutes simples, pas plus grandes qu'une benne. Elles étaient montées sur des traîneaux en bois et se déplaçaient dans les taillis en glissant le long

d'un câble actionné depuis un arbre puis en revenant toutes seules à leur point de départ. Les premières de ces machines avaient été conçues pour sortir les grumes par voie de terre, mais la technologie s'améliorant, le débarquement par câble aérien a fait son apparition. Un câble porteur était tendu entre la mule et un grand arbre solide (le pylône) situé en hauteur, et des câbles tracteurs étaient à leur tour tendus entre les pylônes. Des câbles secondaires, ou câbles pêcheurs, étaient accrochés d'un côté au câble porteur et de l'autre à l'extrémité d'une grume, ce qui permettait aux hommes de débarquer des chargements de bois par voie semi-aérienne, en évitant ainsi les accrochages sur les pierres et les rompis qui gênaient le travail au niveau du sol. Un attelage de bœufs se déplaçait d'un pas lent, tandis qu'une mule à vapeur et un câble porteur étaient capables de sortir un chargement de bois à une vitesse de cinquante kilomètres par heure. Une charge de grumes de neuf mètres de long cahotant à cette vitesse sur un terrain inégal offre un spectacle que certains comparent à celui d'un kangourou déjanté pesant cinquante tonnes. Dans ces circonstances, les accidents sont toujours dramatiques.

Les hommes sont capables de risquer leur vie pour les choses les plus étonnantes, et la promesse d'une caisse de bière pour le vendredi soir peut faire toute la différence entre une semaine normale de production et un record. Elle peut aussi faire la différence entre la vie et la mort. Mais à mesure que les machines gagnaient en taille et en puissance, et devenaient aussi plus chères à l'achat et à l'entretien, on leur en a demandé de plus en plus. Neil McKay se souvient d'une énorme machine des années 1920 appelée le « Washington Flyer ». Cette mule à vapeur de cinq mètres de long sur trois de large qui se déplaçait sur un traîneau de vingt-cinq mètres fait de bûches de plus d'un mètre de diamètre était capable d'actionner un

bon kilomètre de câble aérien d'une section de cinq centimètres. « C'était un engin monstrueux, se souvient McKay. On pouvait dégager avec ce machin tout un pan de montagne. » C'est précisément ce qu'ils firent, à un rythme tellement effréné que les câbles et les poulies s'échauffaient parfois au point de mettre le feu aux bois alentour.

Comme le conducteur de mule pouvait parfois se trouver à plus d'un kilomètre des élingueurs, dont le travail consistait à accrocher les colliers à boucle autour des grumes prêtes à être débardées, les hommes communiquaient entre eux à l'aide d'un code de coups de sifflet : haler, ramener, arrêter, etc. Il existait même un code spécial pour la mort qui consistait en sept longs coups de sifflet. L'homme chargé de la transmission des informations, le « siffleur », restait en faction sur une souche d'arbre, ou tout autre point situé en hauteur, d'où il pouvait voir tout ce qui se passait. En dessous de lui, pas plus grands que des écureuils au pied des arbres, des machines et des montagnes gigantesques, les bûcherons et les élingueurs assaillis par des nuages de moustiques et de mouches piquantes passaient leurs journées généralement pluvieuses à escalader d'énormes grumes, des rochers et les pointes acérées des branches cassées, en se démenant pour remplir ou dépasser les quotas fixés par leur contremaître. Dans cet environnement qui semblait avoir été spécifiquement conçu pour broyer les membres et perforer les corps, il n'est pas surprenant que des hommes aient fréquemment été blessés ou tués, qu'ils aient souvent démissionné ou qu'ils aient été capables d'engloutir pour leur dîner trois entrecôtes accompagnées d'une grosse assiette de patates et un plein saladier de crème glacée en dessert. C'est dans cet univers sauvage et plein de dangers que l'oncle de Grant Hadwin, Angus, atterrit alors qu'il n'était encore qu'un gosse.

## UNE PASSERELLE JUSQU'À LA PLANÈTE MARS

*L'an prochain on va faire des dégâts  
 dans cette tranchée verte –  
 les scies brailleront leur agaçant chant funèbre,  
 les mules ramasseront les corps,  
 le paysage sera réduit à un champ de souches  
 et de ruines.*

Peter Trower, « The Ridge Trees »

Angus Monk est entré dans la forêt à l'âge de treize ans. Dans les années 1920, ça n'avait rien d'exceptionnel. À l'époque, des millions de garçons comme lui, qui avaient perdu leur père pendant la Première Guerre mondiale, étaient contraints de quitter le foyer familial pour se tailler une place dans le vaste monde. En ce temps-là, il n'était pas rare de voir un gamin de dix ans prendre son quart au gouvernail d'un remorqueur pendant que le capitaine faisait un somme, ou manœuvrer une pirogue pour rejoindre une île à plusieurs kilomètres des côtes. C'était une autre époque : le pays était vaste, la population réduite et la charge de travail colossale. Les

compétences, quelles qu'elles soient, étaient exploitées à leur maximum. La famille Monk avait débarqué au Canada depuis sa petite île écossaise de Benbecula, dans les Hébrides extérieures. Cet archipel aride et battu par les vents est l'équivalent européen des îles de la Reine-Charlotte, la forêt en moins. Pour résister à la rigueur des conditions de vie dans l'Atlantique Nord, il fallait être doté d'une constitution solide et d'un caractère intrépide, deux qualités qu'Angus possédait pleinement. Naturellement porté vers les limites extrêmes, qu'elles soient physiques ou géographiques, il traça sa route jusqu'à l'île de Vancouver, où il fit ses classes dans les camps forestiers. À peine pubère quand il débuta dans le métier, Angus se révéla bon élève quoique turbulent. De camp en camp, il acquit des compétences très diverses pour finir grimpeur, le métier le plus dangereux et le mieux payé de la forêt.

Si vous voyez, sur une vieille photo, un homme perché dans un arbre, la hache à la main, il ne s'agit pas d'un bûcheron mais d'un grimpeur, ce qui est beaucoup plus rare. À l'image des ouvriers qui ont construit les gratte-ciel, ces hommes forment une espèce à part. Chargés de préparer l'arbre pylône pour le débardage par câble, ils s'occupaient de suspendre les grosses poulies – un mètre d'envergure pour un poids de neuf cents kilos – qui supportaient le câble et fixer les haubans qui maintenaient l'arbre pylône, l'empêchant d'être arraché par les très lourdes charges qu'il allait devoir supporter. Ce travail nécessitait un mélange rare de bravoure, d'agilité, de force et d'adresse technique. La réussite d'une opération de coupe dépendait de la compétence de son grimpeur.

Les premiers grimpeurs étaient des marins. Déjà habitués à évoluer au sommet des mâts et rompus aux techniques complexes de gréement, ils étaient naturellement faits pour ce métier. L'équipement d'un grimpeur

était rudimentaire : des crampons d'escalade de huit centimètres attachés à ses chevilles et une lourde corde dont une extrémité était fixée à sa taille et l'autre enroulée autour du tronc de l'arbre. La corde était armée avec du fil de fer pour éviter d'être accidentellement coupée par la hache du grimpeur – une variante plus petite et compacte que celle utilisée par les bûcherons. Le grimpeur portait également à la ceinture, en plus de sa hache et de sa scie à tronçonner, un long câble de manœuvre qui lui servait à hisser des cordes plus lourdes et des poulies une fois que le pylône était prêt. Ainsi équipé, un grimpeur comme Angus Monk pouvait escalader des arbres de près de quatre-vingts mètres de haut, dont il élaguait les branches au fur et à mesure de son ascension. Comme la partie supérieure de l'arbre était plus fine et moins solide, elle était élaguée, parfois à l'aide d'une charge de dynamite. Écimer l'arbre pylône était une opération délicate. Si le vent se levait et que le faite commençait à tomber avant d'avoir été complètement coupé, le tronc risquait de faire un « fauteuil de barbier », c'est-à-dire qu'il se fendait dans sa hauteur – avec le risque que le grimpeur soit écrasé entre l'arbre et sa corde fixe de sécurité. Pour résister aux bourrasques hivernales, les arbres de cette taille doivent être extrêmement souples, si bien que même quand tout se passait comme prévu, la cime de plusieurs tonnes provoquait en tombant une forte oscillation. Ses collègues restés au sol pouvaient alors admirer le spectacle du minuscule grimpeur rentrant la tête, ses crampons enfoncés dans le tronc, et s'accrochant de toutes ses forces pendant que l'arbre pylône se balançait d'avant en arrière, pareil au mât d'un navire dans la tempête. Quand le calme était revenu, certains grimpeurs, dont Angus faisait partie, se dressaient sur la plate-forme qu'ils venaient de confectionner – pas plus grande qu'un plateau à cocktail – et pissaient dans le

vide. Une fois que toutes les poulies étaient en place, le grimpeur redescendait en rappel. Angus était devenu un adepte des descentes à grande vitesse, à tel point qu'en lançant son chapeau en l'air à une hauteur de cinquante mètres il parvenait à toucher le sol en même temps que son couvre-chef. C'est notamment pour ces raisons que les autres bûcherons considéraient les grimpeurs avec une admiration teintée du soulagement de ne pas faire ce métier. De retour sur la terre ferme, un homme de cette trempe avait mérité le droit de se pavaner : moitié cascadeur, moitié matador et absolument indispensable, il était indiscutablement « le phénix des hôtes de ces bois ».

Mais les grimpeurs étaient aussi des employés et Angus aspirait à mieux. Avec le temps, il acquit assez d'expertise pour s'établir à son compte et devenir ce qu'on appelle dans le métier un « exploitant forestier ». C'était un grand pas qui n'était pas sans risque. Les exploitants forestiers étaient des travailleurs indépendants qui possédaient plusieurs camions et parfois un ou deux mobile homes. Le spectacle qu'ils offraient était le reflet de leur caractère, pour le meilleur et pour le pire. À l'image des fermiers indépendants, dont l'exploitation se réduit à soixante vaches et un champ d'un hectare, ils étaient extrêmement exposés aux caprices du marché. Du reste ces hommes sont aujourd'hui une espèce en voie de disparition. À la fin des années 1950 et 1960, Angus et son équipe déboisaient les vallées situées au-dessus du détroit de Howe, un fjord profond coulant du nord qui se jette dans l'English Bay de Vancouver. En dépit du suaire de nuages et de brumes qui enveloppe souvent le fjord, ses eaux profondes parsemées d'îles et surmontées de montagnes boisées offrent un spectacle époustouflant. Le Sea to Sky Highway serpente à travers Vancouver Ouest et remonte la rive est du détroit. Cette « autoroute de la mer au ciel », réalisée en 1958, était un exploit technique

comparable à la Highway 1 en Californie. Aucune autre route du continent ne donne au voyageur cette impression d'être pris en étau entre la mer et la montagne. Angus Monk avait un contrat pour exploiter les pentes abruptes qui dominent cette route.

Dans les années 1950, Vancouver avait encore tout d'une ville coloniale britannique et son gouvernement, ses mœurs sociales comme son système éducatif reflétaient cette réalité. Coupée du reste du Canada par les montagnes Rocheuses et la chaîne Côtière, et des États-Unis par la frontière, Vancouver flottait dans son propre univers de végétation luxuriante. Aujourd'hui encore, sa partie ouest conserve l'atmosphère d'une banlieue coloniale britannique comme on en voit au Cap, à Hong Kong ou à Penang, avec en prime un climat très anglais. Quand il n'y pleut pas, des voiliers sillonnent la baie surmontée de sommets enneigés, tandis que sur la rive des clubs accueillent des parties de cricket, de *lawn bowling* et de tennis. Des figuiers, des palmiers et des bananiers japonais poussent parmi les araucarias du Chili et les camélias hauts comme des arbres, dans une atmosphère plus californienne que canadienne.

La partie est de Vancouver formait un monde à part, très différent des banlieues calmes et cossues des quartiers ouest. Dans les rues aux maisons de bardeaux et de planches qui grimpent au-dessus des docks et des scieries, des immigrants venus d'Europe et d'Asie jouaient des coudes pour faire leur trou aux côtés des autochtones issus de toute la partie ouest du Canada. Les quartiers ouest de Vancouver étaient le lieu où les bûcherons venaient s'entasser après l'isolement de la forêt. C'est ici que les abatteurs, les mineurs et les pêcheurs de passage se retrouvaient pour boire dans l'ambiance virile des bars de Granville Street, dans la ville basse, et se livraient à la

débauche jusqu'à l'inconscience dans des bouges comme le Blackstone ou l'Austin.

Pendant des générations, les bûcherons ont été considérés comme une sorte de sous-espèce à laquelle il fallait réserver un traitement spécial, à l'image des boxeurs ou des supporters de foot anglais. Une anecdote édifiante raconte qu'un jour, l'opérateur radio du *Princess Maquinna*, un vapeur qui transportait ses passagers le long des côtes de Colombie-Britannique, a appelé le port de Vancouver pour dire : « Nous avons à bord cinquante passagers et cent cinquante bûcherons. » Bien souvent, les surnoms péjoratifs comme « singe du bush » ou « animal des bois » étaient plus que justifiés. Comme le dit un homme bien placé pour en parler : « À cette époque, la forêt abritait de sacrées foutues bêtes sauvages. » Aux yeux d'une partie de la population, les bûcherons étaient à la Colombie-Britannique ce que les légionnaires étaient à la France : un ramassis de drogués, de délinquants et de voyous qui trouvaient refuge dans les camps forestiers avec les encouragements de la justice. Mais même là-bas, on pouvait encore se procurer de l'héroïne.

Quand ils sortaient de leur brousse par bateau ou par avion, les bûcherons étaient des dangers ambulants. Car en plus d'être dans une remarquable condition physique, après de longues périodes d'isolement ces hommes étaient pareils à des lions en rut libérés de leur cage. Beaucoup avaient déjà une bouteille à la main avant même d'arriver en ville, impatients de relâcher une très grosse pression. Pour Bill Weber, un bûcheron de quarante-cinq ans, cette époque n'est pas si lointaine. Né dans un petit village forestier, sur l'île de Vancouver, son père était un prédicateur qui gagnait sa vie non avec le produit de la quête, mais en transportant du matériel pour les bûcherons entre deux sermons. Sa grand-mère a

été l'un des derniers enfants à faire le voyage vers l'ouest à bord d'un chariot bâché. Juché sur ses crampons, Weber mesure un mètre quatre-vingt-douze. Avec son physique à la John Bunyan<sup>1</sup>, son regard bleu perçant et ses cheveux blonds, il a tout d'un chevalier teutonique ou d'un mannequin pour la promotion de l'industrie du bois. Il se souvient d'un voyage en hydravion. Déjà bien éméché, il décida soudain qu'il devait se soulager sans attendre. À la consternation du pilote, Weber ouvrit la porte de l'avion et descendit sur le flotteur, face au vent qui soufflait à cent cinquante kilomètres par heure. Une main sur le support de l'aile et l'autre sur sa braguette, ses cinq doigts étaient tout ce qui le séparait d'un plongeon de trois cents mètres dans le détroit de Géorgie. Après plusieurs mois dans la forêt, un homme pouvait se retrouver avec un joli magot qui lui montait facilement à la tête. « J'avais trois ou quatre mille dollars dans ma poche de chemise et je me pavanais comme si j'étais le roi du monde », se souvient Weber.

Beaucoup de jeunes bûcherons étaient étrangers aux usages de la ville et faisaient des cibles faciles pour les malfaiteurs, c'est pourquoi dans le centre de Vancouver, on trouve encore une « rue de la Déroutée », une « ruelle Sanglante » et une « voie de Shanghai ». On racontait aussi des histoires d'autochtones qui s'attaquaient à des ivrognes blancs et les abandonnaient en travers des voies ferrées, à l'extérieur des dépôts de marchandises. Toutefois Vancouver a l'avantage d'être la seule ville du Canada continental où l'on peut en toute tranquillité tomber ivre mort dans un parc, en plein hiver, sans courir le risque de mourir de froid. « J'allais à Van', je croquais toute ma paie et je remontais dans l'avion avec les seules nippes que j'avais sur le dos, se souvient Weber. On trouvait de

---

1. Prêcheur et allégoriste anglais du XVII<sup>e</sup> siècle. (*N.d.T.*)

l'alcool et de la dope à gogo, du tabac à priser et de l'irish coffee en thermos. C'était comme qui dirait notre quotidien. Quand un gars était à moitié bourré, son équipe le couvrait. »

Si ses collègues le protégeaient, ce n'était pas seulement parce qu'ils espéraient que l'homme leur rendrait la pareille, mais parce que des vies en dépendaient. Aujourd'hui encore, il n'est pas rare de voir un bûcheron couvrir un collègue souffrant d'une bonne gueule de bois ou de trouver un homme qui chique du tabac en même temps qu'il grille une cigarette pour se calmer les nerfs ou apaiser ses crampes d'estomac. Il ne fait aucun doute que la drogue et l'alcool ont joué un rôle dans de nombreux décès. Un jour, un artificier de l'île de Vancouver qui souffrait de delirium tremens était tellement secoué à son retour dans la forêt qu'après avoir installé une charge de vingt kilos sous une grosse souche, il s'est assis dessus et a sauté avec elle. « Ne me faites jamais grimper un dimanche », avait l'habitude de dire Angus Monk, à cause de la gueule de bois qu'il avait ce jour-là. Angus n'était pas si différent des autres bûcherons de sa génération, pour qui l'alcool faisait partie du quotidien, mais lui est allé beaucoup plus loin. Harry Purney, un vieil ami rencontré à l'époque de la vapeur, se souvient de l'avoir vu préparer la mixture suivante pour ce qu'il appelait son petit déjeuner :

*Œufs à la Angus (Pour une personne)*

Préparer et écaler dix-sept œufs durs,  
les mettre dans un saladier  
et ajouter une tasse de Cutty Stark.

Angus, dont l'appétit était visiblement aussi formidable que sa constitution, avait cependant réussi à trouver un certain équilibre dans un fragile compromis qui, selon les